

non pour se porter en avant, car nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. Je commençai alors à me douter de la situation.

Horsham était déjà occupé par l'avant-garde ennemie, et nous devons nous replier sur Leith, afin d'y prendre position et menacer ses flancs, soit qu'il s'avancât sur Guildford ou sur Dorking. Mon opinion fut bientôt confirmée par les paroles dites au colonel par le général, paroles qui circulèrent aussitôt dans les rangs. A ce même moment, la brise du sud nous apporta aussi pour la première fois le bruit du canon.

Une heure après, le feu avait cessé. Que signifiait cela ? Nous l'ignorions. Cependant notre marche continua. Le temps était lourd et étouffant. La poussière que nous soulevions sur la route nous suffoquait. J'avais gardé une petite bouteille d'eau de Seltz pleine du vin de Bordeaux de la veille, mais elle ne dura pas longtemps, car beaucoup y burent, et la soif revint plus forte que jamais. Plusieurs hommes du régiment tombèrent d'épuisement, et nous fîmes de nombreuses haltes pour nous reposer et laisser rallier les soldats. Enfin, nous gagnâmes le sommet de Leith-Hill. C'est un endroit magnifique, le point le plus élevé du sud de l'Angleterre. On y jouit d'une vue splendide ; jamais le pays ne m'avait paru si beau, quoique l'herbe fût un peu jaunie par un été sans pluie.

Quel soulagement pour nous de quitter la route poudreuse pour traverser la plaine et atteindre le sommet de la colline où la fraîche brise venait nous ranimer !

Du haut du plateau nous voyions pour la première fois notre division réunie.

Notre régiment ne comptait guère plus de cinq cents hommes, car il se composait d'un grand nombre d'employés du gouvernement, qui, comme Danvers, avaient été retenus à Londres pour leur service, et les autres régiments n'étaient pas beaucoup plus nombreux ; mais la milice était au grand complet, et la division entière, disait-on, s'élevait à plus de cinq mille hommes, tant soldats qu'officiers. Nous apercevions encore d'autres troupes à la suite de notre division, ainsi que deux batteries de campagne de l'artillerie royale, quelques pièces de gros calibre appartenant apparemment aux volontaires, et traînées par de lourds chevaux de trait.

L'air plus frais, le sentiment du nombre, et la force évidente de la position que nous occupions, avaient ranimé nos courages, qui, je ne rougis pas de le dire, avaient faibli pendant cette matinée. Ce n'est pas que nous ne brûlions de joindre l'ennemi, mais les